



JEAN-LUC FLEVAL

Auschwitz est le lieu de la première extermination systématique d'un peuple, par un autre peuple dit civilisé, note Vincent Engel.

de l'humanité que l'on demande à des adolescents de se souvenir d'un événement qui a plus de 75 ans, en leur disant qu'il est capital et influence leur vie. C'est extravagant. On doit revoir notre manière d'enseigner la Shoah. Il ne suffit en effet pas de créer qu'il faut se "souvenir", pour que des ados réussissent à faire leur une mémoire aussi ancienne.

Mais la Shoah marque encore notre époque...

Bien sûr. L'Occident n'a toujours pas fait le deuil de la Shoah. J'aime beaucoup l'expression de Paul Ricœur qui évoque "un passé qui ne passe pas". Et nous ne sommes pas près d'y arriver, car on n'a pas la volonté d'aller au bout de l'analyse, de comprendre ce qu'il s'est passé. Car la Shoah n'est pas advenue des seuls délires d'Hitler, ni de la seule culture allemande, sinon il y aurait eu beaucoup plus de juifs sauvés dans nos pays. La Shoah est un fait occidental. Elle est la faillite de la culture occidentale. Toute l'Europe est responsable de ce qu'il s'est passé.

Comment enseigner la Shoah alors ?

Une mémoire crispée est une mémoire menacée, car la mémoire est toujours vivante. On ne peut jamais dire, voici ce qu'il faut faire, une fois pour toutes. Je suis ainsi très admiratif du travail que réalise avec des élèves bruxellois Simone Susskind. Elle les emmène dans des camps, en Israël, en Palestine... C'est un travail d'enseignement, d'écoute et d'échanges qui nécessite certes beaucoup de temps, mais avec lequel les jeunes deviennent des "ambassadeurs de paix". Il s'agit d'une initiative majeure qui nous sort du de-

voir de mémoire, pour entrer dans le désir de mémoire.

Pour vous, la clé est donc d'entrer dans un désir de mémoire. À cet égard, trouvez-vous par exemple que les témoignages de rescapés ne sont plus adéquats ?

Ils vont provoquer chez certains un choc salutaire, mais pas chez tout le monde. Ils ne sont donc pas suffisants. De plus, il faut veiller à ce qu'ils ne nous enferment pas dans une litanie de la douleur où chaque nom prononcé est une pelletée de terre sur nos âmes, nos cœurs, nos corps. Ces témoignages ont du sens s'ils deviennent l'étincelle d'une colère et d'un projet tourné vers l'avenir.

Comment arriver à un tel enseignement tourné vers le passé et l'avenir ?

La fiction est pour moi l'outil le plus efficace, car elle s'adresse aussi bien à notre intelligence qu'à notre émotion. Elle donne chair au récit et nous permet de nous tourner vers l'avenir en évoquant des mondes possibles. Nous devons donc l'intégrer à l'enseignement de la Shoah.

N'y a-t-il pas le risque de tomber dans le relativisme, de brouiller les genres historiques et fictionnels, en entrant dans une telle démarche ?

Non, car nous avons toutes les sources nécessaires pour documenter et enseigner avec précision ce qu'il s'est passé. Mais il ne faut pas oublier dans le même temps que notre époque a besoin de réalités imaginaires, de récits qui permettent de renouer la solidarité et de bâtir, non plus des empires, mais un monde plus juste où, vraiment, on n'assisterait plus jamais à

"ça". En ce sens, la mémoire est nécessaire pour se rappeler ce que les ordres imaginaires précédents ont rendu possible en termes d'inhumanité, et l'imagination est indispensable pour explorer les pistes innombrables du pire et du meilleur.

Quelles formes concrètes pourraient prendre ces cours ?

Déjà, la forme des expériences menées par Simone Susskind. On peut aussi imaginer un processus où les élèves prendraient une part active dans la construction non pas de "la mémoire", mais de "leur mémoire"; par des récits, peu importe leur forme, des dessins... Quand je parle de fiction, je ne parle pas de mensonge; la fiction permet de dire la vérité en touchant le cœur et l'esprit. Faire de nos jeunes des créateurs de mémoire, pour leur permettre d'être des créateurs d'avenir.

Quelle place donner à la Shoah dans l'enseignement ? Vous ne voulez ni la banaliser ni la sacraliser...

Avec la Shoah, c'est la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'un peuple dit civilisé mène à terme une entreprise d'extermination systématique d'un autre peuple, de manière industrielle, en mettant en œuvre des processus de déresponsabilisation qui ont transformé de simples citoyens en exécutants d'un crime contre l'humanité. C'est d'ailleurs à la suite de la Shoah que ces notions juridiques de crime contre l'humanité et de génocide ont été formulées. La Shoah est donc une première dans l'histoire qu'il faut enseigner, mais cela ne la place pas au-dessus des autres génocides. Lors d'un génocide, on tue des gens pour ce qu'ils sont, non pas pour ce qu'ils ont choisi d'être. Toute la difficulté est de maintenir les spécificités de chaque génocide, sans les confondre ni en sacraliser un.